



L'hôtel de Mercy-Argenteau

Investi par l'École des arts joailliers, **l'hôtel particulier du XVIII^e siècle, ancien fleuron des Grands Boulevards et de la vie parisienne,** revit et se réinvente pour devenir un écrin aussi précieux que culturel.

PAR ANNE DORIDOU-HEIM

Le clin d'œil de l'École des arts joailliers (voir *Gazette* 2022 n° 40, page 228) est joli. Afin de rendre hommage à son nouveau quartier – celui des théâtres –, sa première exposition sise dans l'hôtel de Mercy-Argenteau est consacrée aux bijoux de scène de la Comédie-Française. Poussée par le succès de ses précédentes manifestations, l'école ouvre en effet un nouveau lieu au public. Et pas n'importe lequel, puisqu'il s'agit d'un bâtiment inscrit aux Monuments historiques, restitué au mieux dans son authenticité après une longue campagne de restauration, et destiné à accueillir les élèves et les visiteurs. Une double gageure relevée avec succès, avant d'ouvrir en grand les portes de la longue façade néoclassique en pierre de taille, alignée sur la rue. Nicolas Bos, président de Van Cleef

& Arpels, explique justement le choix de l'adresse par son inscription dans un quartier « associé à la culture et à l'art, avec ses passages couverts, ses théâtres et l'Hôtel Drouot ».

Innovation architecturale

L'édifice est le premier hôtel construit de ce côté-ci des Grands Boulevards – créés sous Louis XIV et dénommés alors le « Nouveau Cours » –, mais également l'un des rares ayant survécu aux bouleversements du baron Haussmann. Son histoire rappelle que la spéculation immobilière n'est pas une nouveauté : elle était déjà en cours sous l'Ancien Régime. De fait, lorsque le ci-devant banquier marquis Jean-Joseph de Laborde (1724-1794) acquiert des terrains, ce n'est pas pour les occuper lui-même mais pour y faire édifier un projet d'ampleur, destiné à l'enrichir un peu plus encore. Nous sommes en 1778. En homme avisé, il fait appel à un jeune architecte, élève de Constant d'Ivry récemment décédé, dont le talent n'a pas attendu le nombre des années : Firmin Perlin (1747-1783). Il innove totalement et imagine un hôtel sur rue avec balcon, pour voir et se montrer – mais aussi voir sans être vu –, et une terrasse à l'italienne supportée par des portiques, donnant sur le jardin. Rompant avec la tradi-

tion parisienne de situer l'hôtel entre ce dernier et la cour, l'idée est quasiment révolutionnaire. Las, ce qui devait être la porte du succès ne lui profitera pas, la tuberculose l'emportant peu après, privant Paris de « l'un de ceux qui maniaient le mieux la perspective » selon Michel Gallet, auteur des *Architectes parisiens au XVIII^e siècle* (éd. Mendès, 1995).

L'hôtel ne porte pas le nom du spéculateur mais celui de son premier occupant, Florimond-Claude de Mercy-Argenteau (1727-1794), qui en a l'usufruit et le récupère pratiquement « sur plans », comme on le dirait aujourd'hui : pour l'aménagement intérieur, il peut donc donner ses directives. S'il est peu connu du grand public, le personnage est pourtant d'une grande importance. À l'origine du rapprochement de l'Autriche et de la France et à la manœuvre derrière l'arrivée de Marie-Antoinette à Versailles, il est l'ambassadeur à Paris de la mère de celle-ci, Marie-Thérèse d'Autriche, poste qu'il occupera avec une dévotion totale de 1766 à 1790. La jeune souveraine avait toute confiance en lui, mais n'écoula pas assez ses mises en garde pourtant nombreuses, au sujet notamment de son train de vie dispendieux. Habile diplomate, il fut une aide précieuse lors de l'affaire du Collier, où fut dupé un cardinal de Rohan ☺

à voir

« Bijoux de scène », L'École des arts joailliers, 16 bis, boulevard Montmartre, Paris IX^e, tél. : 01 70 70 38 40, www.lecolevancléeefarpels.com
Jusqu'au 4 février 2024.



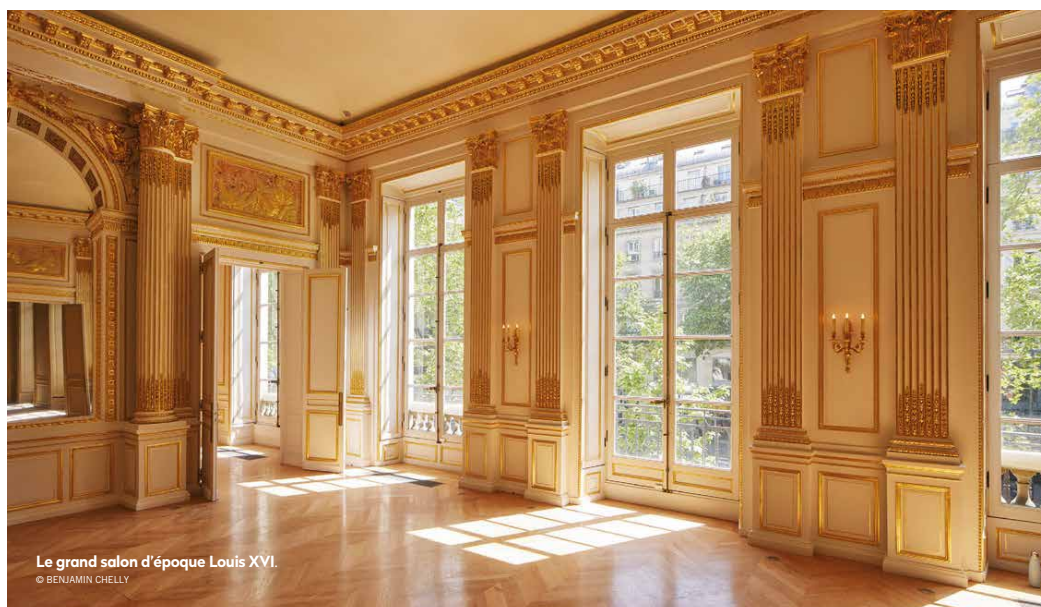
La cage d'escalier,
réaménagée
par Constance Guisset
© BENJAMIN CHELLEY



La salle des fêtes
second Empire
de l'hôtel de Mercy-Argenteau.
© BENJAMIN CHELLEY



LE MONDE DE L'ART | PATRIMOINE



avide de regagner les faveurs de la reine. Innocentée de ce scandale d'État, elle en conserva néanmoins une tache indélébile aux yeux du peuple de Paris, qui contribua à sa perte.

De l'Autriche à l'Amérique du Sud

L'affaire du Collier n'est pas le seul lien de l'hôtel de Mercy-Argenteau avec l'univers du bijou. En 1791, alors que le couple royal s'apprête à fuir, c'est à cet homme de confiance que Marie-Antoinette confie sa cassette, ce qui permettra de sauver celle-ci. Mercy quitte la France pour Bruxelles, puis Londres, où il décède trois ans plus tard, sans jamais avoir revu son hôtel. Le salon d'apparat, rythmé de portiques corinthiens et de boiseries dorées, et la salle à manger attenante sont les deux seules pièces conservées de l'époque. « Dans les années 1950, elles servaient de cantine aux employés d'une banque », rappelle Léonard Poy, auteur d'un ouvrage à paraître sur l'histoire du lieu. Le reste de l'imposante bâtisse a subi de nombreuses transformations architecturales afin d'augmenter sa superficie locative : surélévation de la façade néoclassique, destruction de la terrasse surélevée et vente des terrains alentour afin de construire un immeuble de rapport – celui où se trouve aujourd'hui la *Gazette Drouot* ! Les temps ont changé et, en 1801, les héritiers du mar-

quis de Laborde vendent l'hôtel à un carrossier, Nicolas Duchesne.

Sous le second Empire, l'immeuble appartient à une compagnie d'assurances qui loue les salons à des cercles de jeux élégants. On y pratique le whist et les échecs, on y lit et y commente la presse, on y refait le monde autour d'un vieux porto... et l'histoire de la noble bâtisse prend un nouveau tournant. Le directeur du Grand Cercle, situé en les murs, se trouve être un négociant en vin, exportant en Amérique du Sud et souhaitant accueillir en grande pompe l'Union latine franco-américaine de Paris. Il fait construire une passerelle à l'arrière de l'hôtel, donnant accès à une extravagante salle des fêtes dessinée par Henri Fernoux (1842-1907), un architecte moins célèbre que son contemporain Charles Garnier, mais tout aussi flamboyant dans ses idées – surnommé « l'homme aux trois cents constructions ». Cette salle imposante, qui va désormais servir de cadre aux expositions temporaires, est alors une vitrine de l'industrie sud-américaine. Les écussons de l'Union latine et des pays du sous-continent s'y déploient, éclairés par une verrière. D'autres sociétés se sont ainsi succédé tout au long du siècle dernier. Aujourd'hui installée au rez-de-chaussée et à l'étage noble, l'École des arts joailliers a fait appel à la designeuse, architecte d'intérieur et scénographe

Constance Guisset pour en aménager l'intérieur. Celle qui dit avoir « un rapport intuitif à l'espace » collabore régulièrement avec la maison, et n'a eu aucune difficulté à s'approprier les lieux en y apportant sa touche sans les dénaturer, notamment dans la salle d'expositions rythmée par les colonnes, entre lesquelles viennent s'intégrer des cimaises autoportantes. Elle a aussi entièrement repensé l'entrée, la cage d'escalier très abîmée – qu'elle a habillée d'un lustre évoquant les luminaires historiques disparus –, la bibliothèque et la future librairie. Le bleu foncé, évocateur de « la nuit, l'astronomie, le mystère », a été choisi pour établir un lien entre les différents espaces. Trois salles ont été réservées à la première bibliothèque consacrée à l'univers du bijou, formée grâce à l'acquisition de deux fonds. Ce sont près de 6 000 documents, ouvrages, imprimés, revues et catalogues de ventes aux enchères qui sont ici réunis et mis à la disposition des lecteurs sur rendez-vous, la majorité étant consultable librement – les plus anciens et les plus précieux l'étant sur demande. Dans le droit fil et bien sûr sur le même thème, une librairie est en gestation, et devrait ouvrir au printemps. Son nom aussi poétique qu'énigmatique, « L'Escarboucle », fait référence à celui donné jadis aux pierres précieuses d'un rouge ardent. On revient toujours aux bijoux. ■